

La première caméra de télévision vient de débarquer. Il n'était pas question de laisser aux réseaux sociaux l'exclusivité de l'émotion et des images d'un désastre. Bien sûr, le reporter jurera, la main sur le cœur, que seule importe l'information, mais bon, il ne faut pas cracher sur l'audience non plus. Sauf que la police a installé un cordon pour délimiter un périmètre de sécurité et interdire l'accès au lieu de l'accident, et même des bâches, précisément pour préserver victimes et secouristes des regards indiscrets. L'envoyé spécial doit donc se contenter de filmer de loin, entre les rares interstices, ce qui donne un visuel grossier, imprécis, occultant les détails frappants alors qu'un peu de sang sur le ballast aurait produit son effet. Il ne peut pas approcher non plus, et tendre son micro aux suppliciés du rail. Il se rabat donc sur des badauds, des curieux

accourus après coup. Ceux-là n'ont rien vu, n'ont été témoins de rien, ils peuvent à la limite énoncer qu'ils ont entendu « comme une déflagration », mais pour l'instant, faute de mieux, ça fera l'affaire. Une femme corpulente, bras repliés sur la poitrine, l'assure : « Trente ans que j'habite dans le coin, je n'avais jamais vu ça. » Ce « Je n'avais jamais vu ça » vaut de l'or, songe le reporter. Il s'agit pourtant d'un lieu commun mais l'effroi est garanti. On est dans l'exceptionnel, donc dans le sensationnel. Quand il prend la parole face caméra, le journaliste commence par nommer l'endroit. La commune que nul ne connaissait accède subitement à une renommée considérable, éphémère mais considérable, qu'elle n'aurait jamais acquise autrement. Il se fait plus précis, évoque le croisement avec la D37, comme si on avait la moindre idée de ce que représente cette D37. Il ajoute une jolie formule : « à flanc de montagne, juste après avoir enjambé la Durance ». Et, subitement, tout un paysage surgit. On visualise un cours d'eau sinueux, des flots clairs et endiablés, heurtant des rochers, on imagine des à-pics, des prairies, on a lu *Heidi* dans son enfance, ça doit ressembler, et peu importe que ça ne ressemble pas, on y est. Ensuite, le reporter fournit le nombre exact des passagers, lequel s'affiche aussitôt sur un bandeau, un chiffre qui ne dit pas des vies, des destins individuels, ne désigne pas des personnes mais

raconte une ampleur. Il ajoute, désolé, qu'à ce stade, « on ignore combien il y a de victimes » et cette seule évocation suffit à faire comprendre qu'on a bien affaire à une catastrophe. Puis il s'intéresse au train percuté, qui fait partie de ce qu'on appelle les « trains d'équilibre du territoire », dénomination alambiquée pour évoquer ceux qui se rendent dans les zones les plus reculées, les moins peuplées, donc les moins rentables. On en viendrait presque à remercier la SNCF d'assumer une aussi noble mission, alors qu'elle perd forcément de l'argent avec ces trains-là. Le reporter précise alors que la ligne est assurée par l'État, manière de laisser entendre de quel côté il faudra aller chercher les responsabilités. Mais tout cela n'est qu'une mise en jambes. Voici qu'il en arrive enfin aux circonstances de l'accident, ce qui intéresse véritablement les gens. Il détaille le camion, les marchandises qu'il transportait, désormais éparpillées alentour, et explique, en prenant soin de recourir au conditionnel, que le chauffeur n'aurait pas respecté la barrière abaissée au passage à niveau. Avant d'ajouter : « Si cette barrière était effectivement baissée, ce que l'enquête devra démontrer. » Il a fait le job.

Au moment où son direct s'achève, une civière traverse la voie ferrée, portée par deux brancardiers, pour être conduite jusqu'à une ambulance. C'est Giovanni Messina qui passe au milieu des décombres. Les sinistrés, assis

au bord des rails, enroulés dans des couvertures, savent qu'il s'agit de lui. Ils ont observé le travail minutieux des pompiers, les ont vus découper la cabine du poids lourd, s'employer à l'en désincarcérer. Les hommes casqués sont allés aussi vite qu'ils ont pu pour augmenter ses chances de survie. Ils lui ont posé un masque à oxygène tandis qu'ils conduisaient leur délicate opération. Finalement, ils ont réussi à l'arracher aux tôles tordues. Désormais, ils hâtent le pas en direction d'un véhicule médical prêt à partir. Le chauffeur porte un collier cervical mais ses yeux sont ouverts, il est donc conscient. Et, tandis qu'on l'évacue, il peut contempler les conséquences épouvantables de son inattention, l'effet atroce de quelques secondes de négligence, les répercussions tragiques de son inquiétude de jeune époux et de jeune père. Il imagine leur ressentiment à son endroit. Mais il n'a pas besoin de le deviner pour se sentir coupable. Une larme roule sur sa joue.